



Madeleine DREYFUS

Madeleine Dreyfus fait partie de ces grandes figures féminines, femmes de coeur, de courage et sang-froid, qui parvinrent à organiser à l'OSE le sauvetage d'innombrables enfants.

Entre 1941-42 et 1943, année de son arrestation par la Gestapo, elle n'a cessé- tout en étant mariée, mère de deux jeunes enfants, et enceinte d'un troisième, dans les débuts de son activité clandestine- d'affronter le danger, en faisant l'impossible pour protéger les autres.

Madeleine Kahn est née en 1909, dans une famille d'origine alsacienne. Elevée dans une famille agnostique, elle se marie en 1933 avec Robert Dreyfus, venu, lui, d'un milieu juif traditionaliste. Deux enfants naissent assez vite.

Madeleine Dreyfus, qui fit des études de secrétariat commercial bilingue, s'intéresse à des cours d'éducation nouvelle. Le tournant de son intérêt et de sa formation paraît, en partie au moins, du à sa rencontre avec Sophie Lazarsfeld, elle-même disciple d'Alfred Adler, de sorte que, jusqu'à la guerre, Madeleine Dreyfus étudie la psychologie adlérienne.

En 1939, elle assume les fonctions d'institutrice, pendant quelque dix mois, et se trouve contrainte d'inventer « sur le tas », pour enseigner à un groupe d'enfants dont l'âge varie de six à douze ans. Robert Dreyfus est démobilisé en 1940.

Avec l'instauration des « lois » de Vichy, la famille quitte Paris clandestinement, pour rejoindre Lyon où se trouvent déjà trois beaux-frères.

D'abord, comme beaucoup de Juifs interdits d'activité, elle se joint à un groupe d'études, de recherches et débats, réuni par Léon Algazi, ancien chef de chœur de la grande synagogue de la Victoire. C'est là qu'elle s'initie au Talmud.

Puis, au cours de l'année 1941, Boëgie Hirsch, assistante sociale-chef de l'OSE à Lyon l'« embauche », au bureau de l'OSE pour remplacer Andrée Hauser, cousine de Madeleine, qui part au Brésil avec les siens. Elle y assure une consultation de psychologue, rue Gentil. En 1942, Madeleine Dreyfus travaille au bureau de l'OSE-UGIF, montée des Carmélites à Lyon. Elle est assistée de Marthe Sternheim, Andrée Berheim (future Madame Neher), une cousine de celle-ci appelée Weill, Martine Kahn, sœur de Madeleine et plus tard Margot Kahn (future femme de Bô Cohn, dirigeant de l'OSE).

S'il est difficile d'établir en toute précision les dates des différentes activités de Madeleine Dreyfus - en lisant son témoignage, rédigé en 1983- ainsi que le récit écrit en son honneur, après sa mort, par son mari- il apparaît certain qu'il y eut, pour elle, comme pour beaucoup, à la fois des rencontres et des épisodes décisifs en ces terribles moments.

En ce qui concerne l'UGIF, il faut rappeler que l'OSE est intégrée à la Troisième Direction de l'UGIF, mais fonctionne avec un double réseau. L'un, officiel, est dirigé par Andrée Salomon et Joseph Weill, qui permet l'existence et le maintien des maisons d'enfants jusqu'en 1943, date à laquelle Georges Garel met en place l'autre circuit, clandestin celui-là, pour, progressivement disperser les enfants. Les Garel et les Dreyfus, résidant à Lyon deviennent rapidement amis.

Sous la « casquette » officielle de secours aux familles juives, Madeleine Dreyfus prend également contact avec la « Sixième », l'organisation clandestine des Eclaireurs Israélites. Madeleine Dreyfus ne va pas cesser de s'occuper des faux papiers et des divers lieux de refuge. Elle avait pris l'habitude de transporter les

fausses cartes au fond d'un panier à provision, recouvert d'un journal ; elle déposait avant de monter dans son bureau de l'UGIF, le panier à une marchande de fruits et légumes , en lui demandant d'y mettre les provisions qu'elle pourrait trouver dans la journée, et elle cachait ailleurs le précieux carnet dans lequel elle inscrivait face à face, faux nom et vraie identité de chaque enfant.

Après les rafles de zone sud à Lyon en août 1942, l'OSE ainsi que d'autres organisations caritatives juives et non juives, les EIF, l'Amitié chrétienne avec l'abbé Glasberg et le père Chaillet participèrent aux commissions de criblage, pour sortir les enfants de moins de 16 ans, arguant d'une ancienne directive de Vichy, mais qui venait d'être abolie . Ainsi, 102 enfants furent sauvés de la déportation. C'est à cette occasion dramatique que Georges Garel, ami et futur beau-frère de Charles Lederman fait connaissance de l'OSE et accepte la proposition de construire un circuit clandestin sur le modèle de la Résistance.

A la demande de Boëgie Hirsch et de Georges Garel, Madeleine est alors chargée d'explorer les possibilités de cacher les enfants. Or, à Lyon, elle avait fait la connaissance de la famille Jouve, des résistants habitant Oullins, une banlieue Lyonnaise. Le frère de Mr Jouve était quincailler au Chambon sur Lignon, village désormais célèbre du plateau Vivarais-Lignon. Ce village protestant est solidaire, soudé derrière les pasteurs du plateau (dont les pasteurs Theis, Trocmé et sa femme Magda), et la résistance active dans la région. Faut-il rappeler que le chef de l'Eglise protestante en France, le Pasteur Boegner, avait appelé les familles protestantes à aider, le plus possible, les Juifs, comme l'avaient fait les Cardinaux Saliège et Théas. Madeleine Dreyfus, dans son témoignage de 1983, tient à remercier la mairie de Dieulefit, qui « donna naissance », ainsi qu'elle l'écrit, à de nombreux enfants venus de Pologne ou d'Allemagne. Sans doute plusieurs milliers de juifs survécurent grâce à l'hospitalité et la solidarité de la montagne cévenole.

Au Chambon , Madeleine Dreyfus était en relation avec Mme Deléage qui centralisait les informations : quels fermiers seraient prêts à se charger

d' enfants, afin qu'ils se « retapent » au bon air, comme on disait. Les enfants amenés par Madeleine étaient déposés à l'hôtel May, avant d'être dispersés dans la région autour du Chambon, dans des lieux tels que la Rionde, la Sucherère, le Pont-du-Chollet.

Dès que Lyon fut occupé, en novembre 1942, Madeleine Dreyfus noua des contacts avec des institutions d'enseignement, laïques et religieuses pour qu'elles acceptent de prendre en charge, sous de fausses identités, des enfants et des jeunes en danger ; beaucoup acceptèrent dans leurs écoles les faux Durand et faux Dupont, qui, souvent oubliaient de répondre à l'appel de leur patronyme d'emprunt, comme le raconte un de ces courageux instituteurs de l'école professionnelle du Bachut.

Entre 1943 et 1945 arrivent les années noires pour Madeleine Dreyfus : elle est arrêtée en novembre 1943, lors d'une descente de la Gestapo, à l'Institut des Sourds et Muets de Lyon, alors que sa fille venait de naître quelques mois auparavant, mais sans aucun document compromettant sur elle¹. Cet institut dirigé par René et Marie Pellet (responsables du réseau Marco Polo, travaillant avec Londres) servait de lieu d'hébergement pour les enfants en transit vers la Suisse.

C'est donc comme juive, et non comme résistante, qu'elle est transférée au fort de Montluc, où elle reste trois mois et de là, à Drancy. Elle y est accueillie par André Ullmo qu'elle connaissait de longue date dans l'action clandestine à Lyon. Le hasard avait fait de lui le membre d'une cinquantaine de détenus, maintenus là, plutôt que déportés, pour faire fonctionner le camp. Ce privilège leur valait d'être les premiers otages que prendraient les Allemands si une « faute » devait être sanctionnée, dans le camp. A ce moment-là, personne ne savait rien d'Auschwitz. Ullmo eut l'idée de faire, avec succès, passer Madeleine Dreyfus, pour femme de prisonnier de guerre, ce qui lui permit de demeurer un temps à Drancy, au lieu d'être expédiée aussitôt à « Pitchipoï ».

1 Dans son témoignage, elle raconte en détails cet épisode dramatique où elle put éviter le pire à savoir l'arrestation des siens. Elle raconte également comment trois de ses amies, dont Lily Garel, et Raya Lederman se sont présentées spontanément à l'Institut, risquant de se faire déporter à leur tour.

Elle y vit arriver et partir des amis de l'OSE (Simone Kahn par exemple)- des enfants d'Izieu, jusqu'à ce que, fin mai 1944, quantité de femmes de prisonniers arrivent à Drancy, venant de Pithiviers, Beaune-la-Rolande ainsi que des « camps » de Paris. Elles partent à Bergen-Belsen.

Madeleine Dreyfus restera onze mois à Bergen-Belsen. Au moment de la libération imminente du camp, les nazis l'entasse avec des centaines d'autres dans un train, supposé se rendre à Theresienstadt- sans doute pour faire de ces femmes une monnaie d'échange. Madeleine raconte que ce train fantôme a erré des jours et des jours, au milieu des bombardements alliés, sans aucun SS, ni gardiens pour les surveiller ; elles étaient toutes si faibles que personne ne parvenait à se sauver. Finalement récupérée, soignée et nourrie par les Russes, Madeleine parcourt à pied 70 km pour rejoindre la zone américaine à Halle d'où elle est rapatriée en France.

Après la guerre, le poids direct de la déportation commence par peser sur ce qu'elle entreprend : en 1950, elle rédige une étude consacrée à la *Psychologie du Déporté*, qu'elle présente à la Faculté des Lettres de Paris. Puis ce sera son intérêt partagé entre la psychologie et l'éducation sociale qui va dominer, jusqu'à la fin de sa vie.

Elle va travailler dans des équipes médico-pédagogiques dirigées par le professeur Minkowski, rue Saint-Jacques ; le professeur est assisté du Dr Fusswerk, sans omettre Simone Kahn. La formation adlérienne de Madeleine Dreyfus lui permettra d'être assistante de Minkowski à la consultation que celui-ci donne au dispensaire psychosocial Tiomkin. Madeleine Dreyfus avait suivi l'enseignement de Mme Minkowska, dont elle pratiquait les techniques d'interprétation du dessin d'enfant, à des fins thérapeutiques.

Sans nommer toutes ses activités et responsabilités ultérieures , on retiendra que l'expérience acquise à l'OSE a nécessairement induit son souci de l'éducation familiale, de la formation des assistantes sociales et des enseignants ; rappelons

qu'en 1965, elle fut, par l'Ecole des Parents, un des fondateurs essentiel de ce qui deviendra en 1971 l'IFEPP (Institut de Formation et d'Etudes Psychosociologiques et Pédagogiques) où elle n'a cessé d'exercer de nombreuses activités, même après sa retraite en 1974.

Katy Hazan. (Tous droits réservés)

Sources :

- Témoignage de Madeleine Dreyfus : *L'Histoire que j'ai vécue d'octobre 1941 à la Libération*. Décembre 1983.
- Les Carnets de Madeleine Dreyfus sont déposés au Mémorial de la Shoah avec une photocopie à l'OSE.
- Raymond Dreyfus : «*Ecoute- Une « Psy. »* selon Alfred Adler, manuscrit.
- Katy Hazan : *Les Orphelins de la Shoah- les maisons de l'espoir (1944-1960)*, édit Les Belles Lettres, 2000 (p. 44).
- *Les Résistances sur le plateau Vivarais-Lignon, 1938-1945, témoins, témoignages et lieux de mémoire. Les oubliés de l'Histoire parlent*, Edit du Roure, 2005.